

Suzanne Jacob:



Photo : Aline Lévesque

Entrevue
réalisée par correspondance
par Hélène Pedneault

Suzanne Jacob écrit, chante et parle (et vice versa). Depuis la parution de son roman, *Flore Cocon*, et de son premier microsillon en 78, son nom et son écriture se sont imposés, autant en littérature qu'en chanson. En 79, elle fonde la maison d'édition *Le Biocreux* et y publie un recueil de nouvelles, *La Survie*. En 80 paraît un recueil de poésie, *Gémellaires*, et un second microsillon, «*Une humaine ambulante*». Elle vit à Paris et donne des spectacles en Belgique, en Suisse et en France depuis septembre 81. Un disque contenant des chansons de ses deux albums est sorti en Europe en 82. En septembre 83, son deuxième roman, *Laura Laur*, sera publié aux Éditions du Seuil.

Paris, le 11 septembre 1982

Je te réponds tout de suite parce que la semaine qui s'en vient est surchargée. Il fait ici drôlement beau, beau, même les nuits sont douces, on n'a rien à se reprocher.

H: Après douze ans de chanson, crois-tu qu'il y a une façon confortable pour une femme de pratiquer ce métier ?

S: J'ai toujours adoré les pieds de ma mère et eu horreur de mes pieds. La seule façon pour moi d'être confortable dans les chaussures, c'est de penser aux pieds de ma mère que j'adore. L'étonnant dans tout ça, c'est que la semaine dernière, je me suis surprise à regarder mon pied gauche avec affection. Comme quoi il y a de l'espoir dans le confort.

H: Qu'est-ce que ça te fait, après tout ce temps, d'être encore une chanteuse «underground» ? («souterraine» pour l'Office de la langue française !)

S: Je ne suis pas une chanteuse «underground». L'underground est un mouvement qui est aussi loin de nous que la guerre 14-18 ou que les hippies : c'est rétro. Ce qui n'a pas encore passé, c'est le straight. Je suis une chanteuse straight. Par exemple, je paye mes dettes. C'est, je crois, la principale caractéristique des straights. Et c'est la principale chose dans ma vie : les dettes. Il y a des gens qui m'ont aidée financièrement depuis 12 ans. J'ai une liste. Chaque année, je paye, je rembourse. C'est straight. Ce qui est straight aussi, c'est d'être désolée pour la directrice ou le directeur d'une salle parce qu'elle/il fait un trou avec moi. Ta question pourrait se formuler ainsi : qu'est-ce que ça te fait de chanter pour 40 personnes dans une salle de 500 places après 12 ans ?

Joanne m'a dit que la première fois qu'elle a vu mon spectacle, elle a cherché la «faille». Parce que, m'expliquait-elle, on se dit qu'il y a une raison au fait que tu ne réussis pas. Moi je trouve qu'elle a plutôt raison. Il suffit de changer le mot *faille* par le mot *fente*. Comme je ne fais pas un spectacle porno, je ne la montre pas. Ça aussi, c'est straight. Je devrais la montrer. J'aurais dû. ILS la préfèrent vierge. C'est comme ça. Ça ne dit pas comment je me sens. Je me sens là. Je sens 40 personnes une par une, là. Échec, réussite, succès, ce sont des mots finis qui ne sont plus employés que par le monde des affaires. C'est la fin du monde pour tout le monde, même pour Titine Blondie.

J'ai entendu parler d'un groupe de femmes qui reconstituaient des cantates straights dans les camps de concentration. Elles se passaient les phrases musicales dans les chiottes parce qu'elles n'avaient pas le droit dans les baraques. Elles l'ont fait, c'est tout. En ce moment, il y a les femmes argentines qui manifestent depuis sept ans pour savoir où sont passés leurs hommes. Il y a Beyrouth, il y a la Pologne, il y a l'Afghanistan, c'est pas fini, alors j'ai tout mon temps. N'oublions rien : au Québec aussi on bouffe de la viande importée.

Doute no 1

Tu vois ? Ça peut donner quelque chose. Si tu veux des trucs plus straights encore, dis-le moi, j'essaierai de faire mieux.

Paris, le 27 septembre 82

Hélène, c'est le petit matin plus de bonne heure, j'ai aidé mon oiseau de Paradis à s'ouvrir, c'est toujours délicat, aider.

H: Quelle place tient la politique dans ta vie ? Tu reviens souvent aux événements qui déchirent le monde comme faisant

lettres de Paris

partie de ta propre vie. As-tu peur des bombes qui sautent à Paris ?

S : On nous a dit que l'espèce humaine était l'aboutissement de la création, la réussite, l'intelligence. Cette intelligence ne semble pas pouvoir se maintenir dans l'espèce sans la torture. Politiquement, je ne peux qu'être d'accord avec tout ce qui marque la disparition de l'espèce humaine, parce que la torture comme condition de survie de l'espèce intelligente, ce n'est pas l'extase comme on dit.

Quant aux bombes, je fais partie des populations qui n'ont pas les moyens d'avoir peur, c'est-à-dire de déménager, de fuir, de se construire des abris nucléaires. J'avoue cependant que la vue des gens qui se promènent tranquillement dans les rues avec des écouteurs sur les oreilles me fait frémir : je n'en suis pas encore arrivée là.

H : Tu as souvent chanté «Des jours» en spectacle, je crois que tu la chantes encore. Tu dis dans cette chanson : «Je suis une plante, ou un animal, ou peut-être suis-je un métal». As-tu fait un choix depuis que tu as écrit cette chanson, ou est-ce que tu continues à entretenir «l'ambiguïté» ?

S : Mettons que 10 personnes me connaissent. Ça veut dire que ces 10 personnes me portent en elles, qu'elles ont à l'intérieur d'elles une image de moi, et cette image-là est vivante, elle agit comme agissant en moi les personnes dont je transporte l'image. Ces images sont toutes originales et différentes selon les personnes qui me pensent. Me voici donc plante, animale, métal, névrosée, schizo, tyranne, victime, homo, hétéro, yo-yo : ça me va. Ça me va d'être multipliée par les interprétations et les opinions, chaudes, froides ou tièdes. J'ai besoin de ça pour demeurer une forme ouverte.

Je me souviens d'une année où tout le monde me trouvait dure, exigeante et manipulatrice. J'ai rencontré une personne qui m'a dit sans me demander mon avis qu'elle me trouvait «tendre et désespérée». Tu parles. Ça m'a sauvée. Je pensais : je suis transportée dans Montréal à l'intérieur d'une personne qui me garde «tendre et désespérée». Mais si cette personne m'avait dit : «Choisis. Ou tu es tendre, ou tu es cruelle, définis-toi», elle ne m'aurait pas sauvée. Ça ne me paraît pas ambigu du tout. La langue française définit l'ambiguïté comme le défaut de ce qui vous laisse dans l'incertitude et le doute. Cette langue a un idéal de clarté que je ne partage pas parce que la clarté pour moi n'est pas dans la conclusion des formes, mais dans leur gestation. J'aime le conditionnel et le subjonctif comme mode de vie et mode de pensée. Pour moi, c'est le mode de moi encéinte. Avec l'indicatif, on fait les bulletins de nouvelles.

Doute no 2

Je sens mieux maintenant le risque que j'ai pris à imaginer cette entrevue écrite : on verra à la fin de quelle cohérence il s'agit !

Paris, le 13 novembre 82

Samedi finalement, un 13 novembre 1982.

Dans le métro, un soir platte, il y avait une fille pâle avec des yeux pâles et des vêtements pâles un diamant blanc sur de l'or blanc à son doigt blanc, c'est tellement triste comparative-ment au souvenir des diamants colorés de la neige fraîche dans la nuit fraîche des foies.

Bonjour pareil. Je trouve que la mauvaise humeur est une des formes d'humour que j'hais pas.

H : Tu as dit un jour en entrevue que dans ta création, il te fallait toujours essayer de retrouver l'innocence d'un bébé qui joue avec ses orteils. Que fais-tu de l'apprentissage technique d'un art, que ce soit l'écriture ou la chanson ?

S : Je n'ai pas dit l'innocence, j'ai dit LA PARESSE. L'innocence, c'est nono. Tous les hommes te répondent qu'ils sont innocents, quand tu leur dis que tu ne peux plus sortir toute seule tranquille sans ta carabine pis encore. (En plus, ils te donnent des p'tits becs «bien de chez nous» pour te consoler.)

LA PARESSE. Ça veut dire le temps. Ça veut dire que tu n'es pas obligée de dire tout de suite ce que ça signifie, ce que ça produit, comment on va mettre cette idée-là en marché, que tu es en train de découvrir tes orteils, de les essayer, sans qu'on s'exclame «mon dieu que c'est SIGNIFIANT», ou «mon dieu que c'est SIGNIFICATIF» ! Quand tu joues avec tes orteils, tu as la paix. Je veux dire le temps, sans aucune crainte de ne pas être en train de produire ton «sub» ou ton «in», ou ton quoi encore ? Quand je vois les adultes se garrocher sur les dessins des enfants pour leur arracher d'avance leur «sub» ou leur «in», je me dis qu'un enfant doit rester plus que jamais en contact avec le temps des orteils pour échapper à l'interprétation pré-cuite de sa vie, de ses désirs. Au moment des orteils, on échappe à l'obligation du plaisir, à l'obligation du produire, à l'obligation du consommer. Et en prime, à l'obligation d'être coupable. Là, tu vas me demander si je suis (ou si je me sens) obligée d'être coupable. Oui. Quand j'oublie mes orteils.

H : Sans rajouter de monuments aux 8 merveilles du monde, connais-tu personnellement des merveilles, en chair, en béton, ou en toute autre matière ?

S : Des mères-veilles, j'en connais en masse. Toutes les mères veillent. Elles devraient aller se coucher. Mais elles pensent qu'en continuant de se bercer comme ça devant le dernier film, leurs filles ne se feront pas faire mal. Une sorte de superstition qu'elles ont, et aussi une culpabilité vis-à-vis de leurs filles. Elles se disent «je n'ai rien fait, je n'ai rien dit, mais au moins je veille». Là, la fille arrive. Tu dors pas maman ? qu'elle dit. Elle joue à l'INNOCENTE, À SON TOUR. Merde.

H : Pourquoi es-tu partie en France ?

S : Comment savoir d'avance ? Quand je serai une vieille chnoque, je pourrai répondre à ça peut-être. Souvent, je me demande ce que je fais là. Supposément, c'est pour gagner ma vie que je suis là. En tout cas, j'ai fini mon roman Laura Laur. En réalité, je ne suis pas partie, j'ai changé de distance. Il y a des gens qui pensent qu'il y a une immense différence entre être rue de Bordeaux ou rue des Boulangers. Je veux dire, ils pensent que c'est une trahison que de mettre son pied de l'autre côté de la frontière. Anne Hébert, Djuna Barnes, Gertrude Stein ??? C'est simplement une question de distance. Gombrovicz pour la Pologne, c'était la même chose.

Ça me fait penser aux maris qui n'aiment pas que leurs femmes rencontrent des féministes ou des lesbiennes. Ils sont comiques. Ce qu'ils ne veulent pas, c'est que leur femme change de distance par rapport à eux. Parce qu'un changement de distance, ça suppose que change également ce dont on s'éloigne. Et que ça change les rapports de force. Évidemment.

*Je t'embrasse
Suzanne*